

LE BISON.

(*Continué de la page 85*).

Le fils aîné de notre premier père labourait les champs, pendant que son frère cadet allait chercher dans les forêts les types de ses troupeaux, pour l'entretien de la première famille humaine. La chasse, au point de vue de son utilité, est donc aussi ancienne que l'agriculture, si toutefois elle ne l'a pas précédée. Mais il y a toujours eu cette différence entre l'agriculture et la chasse ; c'est que tandis que la première a toujours été jugée et mise au rang des misères de la vie, la seconde, même parmi les peuples où elle se pratiquait comme nécessité d'existence, a toujours été accompagnée d'un tel attrait, que malgré toutes les privations et les fatigues qu'elle exige, elle a presque toujours été rangée parmi les agréments, les plaisirs. Il n'y a pas que pour les citadins, pour les lions de la civilisation, que la chasse devient une passion. Le peaurouge de la forêt, l'homme de la barbarie, le fils de la nature sait aussi sentir ce charme. L'indien qui a logé une balle dans la cervelle d'un cerf ou la poitrine d'un ours, qui a arrêté dans ses pièges le rusé castor ou la marte vagabonde, ne s'en revient pas moins triomphant que le muscadin qui courbe son échine sous le poids de la gibecière qu'arrondissent les nombreuses victimes de sa dextérité ; les écorchures de son épiderme sur les épines et les chicots aigus de branches malencontreuses, quelquefois des balafres tracées sur sa figure par la griffe de quelque carnassier, ne sont pas des trophées moins glorieux pour le premier, que les lambeaux des habits et la boue des hauts de chausse dont s'honore le second, au retour d'une excursion. Oh ! c'est que ces victoires, pour les uns et pour les autres, ces bribes de puissance et de domination, réveillent dans leur âme ce sentiment de supériorité, de royauté, que l'homme autrefois exerça comme roi de la création, et qu'une malheureuse prévarication lui fit perdre pour toujours. Mais sous l'empire d'un Dieu infiniment bon, la justice ne peut couler